

# STRUCTURATION HIÉRARCHIQUE DU LEXIQUE VERBAL À TRAVERS LA PROPRIÉTÉ DE TROPONYMIE

Beatriz Sánchez Cárdenas  
 Université de Strasbourg  
 University of California at Berkeley

**Résumé:** La structuration onomasiologique du lexique reste un défi à relever en lexicographie française. Il serait en effet extrêmement bénéfique pour les usagers de développer de nouveaux outils qui proposent une représentation de l'organisation des unités lexicales tenant compte des liens sémantiques qui existent entre eux. Nous explorons ici la propriété de troponymie, qui détermine les liens d'inclusion sémantique verbale entre les verbes. Elle s'avère être un outil efficace pour parvenir à une structuration hiérarchique du lexique verbal. Le cas des verbes d'ingestion nous permettra d'illustrer comment cette propriété peut être mise au profit du lexicographe.

**Mots clés :** Lexicographie, lexique verbal, hiérarchies, troponymie

**Abstract:** *The onomasiological structure of the lexicon is still a challenge to be faced in French lexicography. Indeed, the development of new dictionaries representing lexical units in terms of their semantic links to other lexical units would be extremely helpful for users. In this article, we explore the property of troponymy which determines the semantic inclusion relations of verbs. In fact, it has proven to be a very effective tool when determining the hierarchical structure of the verbal lexicon. The case study of verbs of eating, described in this article, illustrates how this property can be used in lexicography to represent verbal lexemes.*

**Key words:** *Lexicography, verbal lexicon, hierarchies, troponymie*

## 1. INTRODUCTION

La production langagière écrite, qu'il s'agisse d'une langue maternelle ou étrangère, repose souvent sur la consultation des outils lexicographiques<sup>1</sup>. Les dictionnaires traditionnels comme *Le Grand Robert de la langue française (GR)* ou le *Trésor de la langue française informatisé (TLFi)* se cantonnent à la description de la sémantique et de la morphologie des mots avec, parfois, quelques pistes sur la synonymie<sup>2</sup>. Sans prétendre faire l'impasse sur ce genre d'informations, aussi classiques qu'essentielles, nous plaidons pour une description lexicographie innovante qui prenne davantage en compte les axes syntagmatique et paradigmatique, responsables de l'articulation du langage. Pour rappel, le premier réfère aux contraintes que les choix lexicaux en amont imposent à la structure de l'énoncé en aval, alors que deuxième gouverne l'éventail des mots d'un même champ sémantique disponibles lors de la production. Saussure (1916) avait déjà expliqué que ces deux relations gouvernent des opérations essentielles du cerveau. Ultérieurement, des recherches empiriques (Rapp, 2002) ont confirmé que les mots s'organisent cognitivement en relations syntagmatico-paradigmatiques<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Le format électronique gagne de plus en plus d'ampleur et c'est d'autant plus le cas pour les traducteurs dont le travail est assujéti à l'écran.

<sup>2</sup> Nous devrions peut-être dire la « prétendue synonymie » car nous mettons en cause l'idée même qu'une quelconque synonymie existe réellement. Cette question devrait faire l'objet d'un ample débat que nous ne pouvons traiter dans le cadre de cette recherche.

<sup>3</sup> Il est intéressant de noter que l'acquisition de chacune de ces relations va de paire avec l'apprentissage de la langue chez l'enfant. Ainsi, il ressort des expériences que les enfants ont tendance à naturellement effectuer des associations lexicales d'ordre syntagmatique alors que l'adulte évolue plutôt vers des associations paradigmatiques (Nelson, 1977).

Si nous admettons que le lexicographe doit avoir pour vocation de représenter la langue le plus fidèlement possible selon la façon dont elle est conçue par ses locuteurs, il faudra alors accepter que les relations syntagmatico-paradigmatiques du lexique méritent d'être l'une de ses préoccupations fondamentales.

Dans cet article, nous explorons un aspect des relations paradigmatiques du lexique : la détermination de l'organisation cognitive d'un champ lexical verbal. Ceci est loin d'être anodin pour le lexicographe puisqu'un dictionnaire qui organiserait les entrées en accord avec la configuration du lexique dans le cerveau humain constituerait une réelle avancée pour les usagers. L'apprenant d'une langue aurait en effet un large profit à tirer d'un outil qui reflèterait l'organisation cognitive des unités lexicales. C'est d'autant plus le cas pour les traducteurs qui bénéficieraient d'un accès rapide et raisonné à l'architecture des champs sémantiques.

L'idée est amorcée par Faber et Mairal (1999) dans leur *Functional Lexematic Model* dont l'un des principaux mérites est d'avoir déterminé que le lexique verbal de toutes les langues se divise en domaines lexicaux organisés du point de vue cognitif en hiérarchies.

Notre objectif ici est de proposer une méthodologie pour la structuration des champs sémantiques à travers l'étude de la troponymie, une relation sémantique fondamentale du lexique verbal.

## 2. LES RELATIONS SÉMANTIQUES DU LEXIQUE

La théorie selon laquelle la cognition humaine organise les concepts en catégories, a déclenché un engouement pour l'étude des relations sémantiques au sein des catégories. Selon ce présupposé, les mots ne sont pas emmagasinés dans l'esprit humain de façon anarchique et déconnectée. Au contraire, ils sont «rangés» selon leurs liens sémantiques<sup>4</sup>. Dans cette perspective, le lexique est envisagé comme un ensemble de mots sémantiquement hiérarchisés. Cette thèse est soutenue non seulement par des linguistes<sup>5</sup> (Lyons, 1977; Martin Mingorance, 1984; Langacker, 1987; Apresjan, 1993; Croft, 1993; Waxman, 1994; Faber et Mairal, 1999<sup>6</sup>) et terminologues (Sager, 1990; Cabré, 1999<sup>7</sup>) mais, ce qui est plus important encore, elle a aussi été validée par des études neuroscientifiques (Tranel et al., 2001; Damasio et al., 2004<sup>8</sup>).

Il est communément admis que nous concevons les mots comme ayant des rapports sémantiques entre eux tels que la synonymie, l'antonymie, la méronymie ou l'hyperonymie. Traditionnellement, ces relations ont été surtout appliquées aux substantifs. Or, si nous prenons n'importe quel groupe de verbes sémantiquement proches, tels que manger, déjeuner, avaler, digérer, nous noteront qu'ils entretiennent les mêmes rapports sémantiques traditionnellement attribués aux substantifs. Pensons par exemple aux associations de ces verbes: manger-déjeuner, manger-avalér-digérer ou manger-vomir. Intuitivement, ils semblent entretenir respectivement des relations de synonymie, hyperonymie ou antonymie.

Parmi ces relations, nous explorons ici celle d'hyperonymie, "une relation sémantique absolument fondamentale puisqu'elle exprime la forme élémentaire de toute taxinomie et de tout classement des expériences au sein d'une communauté linguistique" (Nyckees, 1998: 186). Nous verrons qu'elle revêt un intérêt particulier en ce concerne la structure des catégories du langage.

---

<sup>4</sup> Cette perspective d'étude a ensuite donné lieu à la théorie des cadres dont Fillmore (2006) est le principal contributeur.

<sup>5</sup> L'importance de la catégorisation du lexique intéresse également bon nombre d'autres disciplines (Connolly, 1990).

<sup>6</sup> Cette liste ne se veut pas exhaustive.

<sup>7</sup> Même remarque que dans la note précédente.

<sup>8</sup> Même remarque que dans la note vi.

### 3. PEUT-ON PARLER D'HYPONYMIE DANS LE LEXIQUE VERBAL?

L'hyponymie est définie par Lyons comme "une relation paradigmatique de sens qui repose sur le fait que l'hyponyme contient une modification syntagmatique du sens du lexème superrordonné" (Lyons, 1990: 239). La relation d'hyponymie entre deux lexèmes consiste donc dans l'inclusion du sens d'un mot (hyponyme) dans l'autre (hypéronyme). Les mots *animal-oiseau-colombe* répondent à cet "emboîtement" sémantique. Cette relation de dépendance sémantique est profitable à la lexicographie dans ce sens qu'elle "impose une certaine structure hiérarchique au vocabulaire et à certains de ses domaines" (Lyons, 1990: 239). Mais, est-il vraiment approprié de parler d'hyponymie pour le lexique verbal?

Lyons (1990) et Kleiber et Tamba (1990) estiment que l'hyperonymie ne convient pas à décrire les relations sémantiques entre les verbes. L'une des procédures classiques permettant d'identifier qu'un terme A est l'hyponyme d'un terme B consiste à insérer les deux termes candidats dans une structure du type "x (c'est un genre de y)" (Lyons, 1990: 237). Par exemple, si nous prenons *œillet* et *fleur*, l'énoncé "*œillet* est un genre de *fleur*" indique que *fleur* est l'hyperonyme et *œillet* l'hyponyme. Ce type de test ne fonctionne pas avec les verbes. Prenons l'exemple de *marcher* vs. *boiter*:

1. ?marcher est un genre de boiter
2. ?boiter est un genre de marcher.

Les verbes ne satisfont pas les tests de dépendance sémantique. Pourtant, force est de constater qu'une telle relation existe, puisque le sens de *boiter* est en quelque sorte "inclus" dans celui de *marcher* :

3. Lorsque quelqu'un boite, il marche aussi.

Remarquons, de surcroît, que la relation est unilatérale car l'inverse n'est pas vrai:

4. \* Lorsque quelqu'un marche, il boite aussi.

En définitive, nous constatons que, bien que les verbes présentent des relations de dépendance sémantique, les tests classiques utilisés pour détecter l'hyponymie dans le cas des noms, ne sont pas tout à fait transférables aux verbes. En raison de quoi, il n'est pas pertinent de parler d'hyponymie pour le lexique verbal. La base lexicale *WordNet* propose la notion de *entailment* (implication sémantique), qui s'avère fort intéressante pour envisager les relations de dépendance entre les verbes.

### 4. LES TYPES DE DÉPENDANCE SÉMANTIQUE VERBALE

L'implication sémantique verbale inclut quatre types de relations qui se divisent en deux branches, selon qu'il y ait une inclusion temporelle<sup>9</sup> ou pas entre les verbes (Fellbaum, 1990; Miller, 1992).

Dans les cas où les verbes ne sont pas inclus temporellement, les auteurs distinguent la relation de [+présupposition rétroactive] (*backward presupposition*) – comme pour les verbes *essayer/réussir* – et celle de [+cause] – comme dans *donner/avoir*. La présupposition rétroactive indique qu'une action préalable a lieu pour que la deuxième se produise; pour *réussir* il faut

<sup>9</sup> Par inclusion temporelle, nous entendons le développement de l'action d'un verbe à l'intérieur d'un autre. Par exemple conduire est inclus dans le verbe se déplacer. Autrement dit, il est impossible de conduire une voiture sans se déplacer.

essayer. La première action est donc une condition *sine qua non* de la deuxième. La relation causale suppose une relation du type cause à effet; donner quelque chose suppose d'avoir quelque chose.

Lorsqu'il y a inclusion temporelle entre les verbes, celle-ci peut être de type troponymique ou pas.

Si les verbes ont une relation d'inclusion temporelle mais ne recouvrent pas la même extension temporelle, ils ne présentent pas la propriété de [-troponymie]. C'est le cas par exemple des verbes *manger* et *aval*, qui ne se recouvrent pas entièrement<sup>10</sup>. *L'action d'aval* s'inscrit dans celle de *manger* mais elle ne partage pas la même étendue temporelle. L'image suivante illustre cette relation:

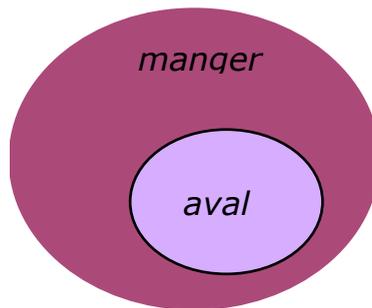


Figure 1. Relation de [-troponymie].

Ces relations sont propres aux verbes qui incluent plusieurs phases dans leur développement. Ainsi faire un barbecue inclut les différentes actions suivantes qui se succèdent dans le temps : *allumer le feu, placer la viande sur le grille, retourner la viande* etc. *Régler/acheter* sont un autre exemple. La première action se trouve comprise dans la deuxième, mais les deux ne se recouvrent pas entièrement puisque *régler* n'est qu'une partie d'*acheter*. En bref, la [-troponymie] décrit les phases successives d'une action.

La [-troponymie] a été comparée par Fellbaum (1990) à la méronymie des noms en ce sens que les verbes unis par [-troponymie] réfèrent aux phases successives d'une action (*manger suppose couper, mâcher, avaler...*) d'une façon comparable à la méronymie, qui regroupe les constituants d'une entité comme par exemple *voiture* qui a un *volant*, des *pneus*, des *portes*, etc.

L'analogie n'est cependant pas tout à fait satisfaisante. D'abord, la [-troponymie] unit des entités qui, à la différence des parties méronymiques des noms, ont une existence autonome. Par exemple, le *volant d'une voiture* n'est pas une entité ayant besoin d'un tout pour exercer la fonction principale à laquelle il est destiné. En revanche, *couper un steak* jouit d'une indépendance référentielle par rapport à *manger*. Ensuite, la temporalité joue un rôle important différent pour la méronymie des noms et la [-troponymie] des verbes. En effet, les parties méronymiques d'un tout coexistent temporellement, alors que les phases toponymiques d'une action se succèdent dans le temps (même si elles peuvent se superposer). Enfin, la subordination sémantique verbale diffère de la nominale en ce que la première suppose l'ajout de caractéristiques modales par rapport au verbe plus général:

<sup>10</sup> Quelqu'un qui mange n'est pas continuellement en train d'aval. Manger implique en effet d'autres activités comme couper, mâcher, mettre dans sa bouche, etc.

Although people are quite comfortable with statements like “A horse is an animal” or “A spade is a garden tool”, they are likely to reject such a statement as “Ambling is walking or Mumbling is talking”, where the superordinate is not accompanied by some qualification. The semantic distinction between two verbs is different from the features that distinguish two nouns in a hyponymic relation. (Fellbaum, 1990: 285)

La relation de [+troponymie], quant à elle, “est exprimée selon la formule “*V1 est V2 d’une certaine manière*”<sup>11</sup> (Fellbaum, 1990: 285). Par exemple, dans le groupe de “verbes de compétition”, le verbe *lutter* a comme troponymes les verbes *se disputer*, *se battre*, *se taper* parce qu’ils font référence à diverses modalités du verbe *lutter*. En d’autres termes, ils signifient *lutter* d’une façon particulière (en ayant une discussion, en se donnant des coups, en se frappant, etc.). La relation de troponymie est très commune parmi les verbes et c’est également l’une des relations les plus importantes structurant hiérarchiquement le lexique verbal (Miller et Fellbaum, 1991: 217).

Les relations de [+troponymie] ont la propriété d’“inclusion proprement dite” (*proper inclusion*). Cela veut dire que les verbes sont temporellement co-existants (les auteurs parlent de “*co-extensiveness*”), puisque l’action de l’un s’inscrit inévitablement et entièrement dans la durée temporelle de l’autre. Comme l’illustre la figure 2 ci-dessous, l’action de boiter a forcément lieu en même temps que celle de marcher. Ainsi, celui qui boite, boitera tout au long de sa marche<sup>12</sup> et, s’il arrête de marcher, arrêtera forcément aussi de boiter<sup>13</sup>:

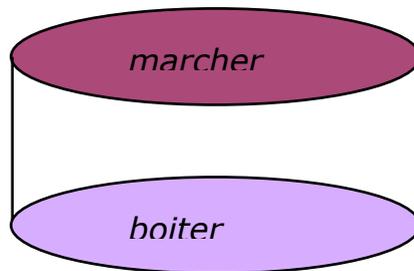


Figure 2. Relation de [+troponymie].

Pour illustrer davantage notre propos, pensons aux verbes percevoir, voir, apercevoir et entrapercevoir. Le concept d’inclusion sémantique permet de déterminer les liens entre ces verbes par le biais des précisions modales que les uns supposent par rapport aux autres<sup>14</sup>:

- a. voir est percevoir d’une certaine manière: avec les yeux.
- b. apercevoir est voir d’une certaine manière: à demi ou rapidement.
- c. entrapercevoir est voir d’une certaine manière: à peine ou de manière fugitive.

En définitive, le sens de ces verbes est emboîté comme le montre la figure 3.

Il est intéressant de noter que la [+troponymie] peut être appréhendée sous la perspective de la sémantique des cadres, modèle dont Fillmore (2006) est à l’origine. Les cadres sémantiques sont des “représentations de types de situations (manger, espionner, enlever, classifier, etc.) avec une liste de leurs types de participants, accessoires et autres rôles conceptuels qui sont compris comme des composantes de la situation en question. Les arguments sémantiques d’un

<sup>11</sup> Notre traduction.

<sup>12</sup> À moins qu’il ne s’agisse d’un “faux boiteux”, qui ne boiterait que quand il en a envie.

<sup>13</sup> L’inverse n’est pas vrai, bien entendu. La négation de V1 entraîne la négation de V2 mais la négation de V2 ne suppose pas la négation de V1. Par exemple si nous prenons se déplacer / conduire, il est tout à fait possible de ne pas conduire et de se déplacer (à pied, à cheval...) alors qu’il est impossible de conduire sans se déplacer.

<sup>14</sup> Les précisions modales ont été extraites des définitions de la version électronique du dictionnaire “Le Grand Robert de la langue française”.

mot prédicatif correspondent aux éléments cadratifs du mot” (FameNet project<sup>15</sup>). Constatons que les verbes troponymes appartiennent à un même cadre sémantique. Prenons les verbes troponymiques dévorer, grignoter et s’empiffrer. Bien qu’ils décrivent différentes manières de manger, ils réfèrent à la même activité et, par conséquent, appartiennent au même cadre sémantique.

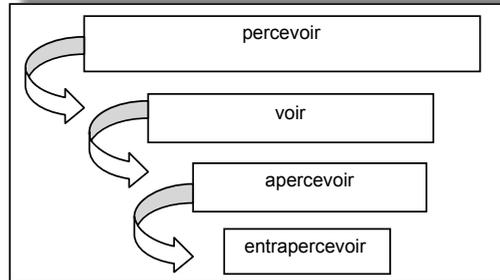


Figure 3. Illustration de [+troponymie].

Dorénavant, nous focalisons notre étude sur la [+troponymie] en raison de sa capacité à structurer hiérarchiquement le lexique verbal.

## 5. DÉTECTION DE LA [+TROPONYMIE]

La [+troponymie] est une notion clef pour la hiérarchisation du lexique verbal. Comme vu plus haut, l’intuition linguistique et le bon sens suffisent à déterminer ces relations pour les cas peu compliqués. La tâche devient en revanche beaucoup plus ardue lorsque l’inclusion concerne un éventail plus large de verbes. Pour cette raison, et afin de rendre le concept de troponymie vraiment utile, il convient de proposer une série de tests linguistiques permettant d’élucider rigoureusement les liens de [+troponymie].

D’un point de vue général, toute relation de troponymie, positive ou négative, implique une relation d’implication sémantique, détectable par le test suivant: “Un énoncé P entretient une implication sémantique avec un énoncé Q si, et seulement si, il n’est pas concevable que P soit vrai et Q faux<sup>16</sup>” (Miller, 1992: 95). Posons que “P: Il ronfle” et “Q: Il dort”. Nous savons que le premier énoncé est inclus dans le deuxième puisqu’il n’est pas possible que P soit vrai alors que Q est faux. Ce lien est aussi concevable en termes d’implication où V2 est inclus dans V1:

5. “Quelqu’un V2 implique que quelqu’un V1.”
6. Quelqu’un ronfle implique que quelqu’un dort.
7. “Lorsque quelqu’un V2, est-ce qu’il V1 aussi?”
8. Lorsque quelqu’un ronfle, est-ce qu’il dort aussi? Oui

La troponymie étant unidirectionnelle, l’inverse n’est pas obligatoirement vrai<sup>17</sup>:

9. Lorsque quelqu’un dort, est-ce qu’il ronfle aussi? Pas forcément.

En revanche, la négation de V1 suppose la négation de V2 :

<sup>15</sup> Notre traduction à partir de: [http://framenet.icsi.berkeley.edu/index.php?option=com\\_content&task=view&id=53&Itemid=49](http://framenet.icsi.berkeley.edu/index.php?option=com_content&task=view&id=53&Itemid=49) [date de consultation: 15.11.2010].

<sup>16</sup> Notre traduction.

<sup>17</sup> Notons qu’une réponse positive à cette dernière question indiquerait un niveau hiérarchique équivalent entre V1 et V2.

10. “Si quelqu’un n’est pas en train de V1, il n’est pas ne pas en train de V2.”  
 11. Si quelqu’un n’est pas en train de dormir, il n’est pas en train de ronfler.

De nouveau, la négation de V2, ne nie pas V1:

12. Si quelqu’un n’est pas en train de ronfler, il peut être en train de dormir.

Les tests vus jusque là, s’appliquent à la [±troponymie]. Passons maintenant à ceux qui relèvent uniquement de la troponymie positive. Comme vu plus haut, cette propriété introduit une précision modale du verbe dépendant du rapport à son supérieur hiérarchique

13. “V2, c’est V1 d’une certaine façon”

Prenons comme exemple les verbes se procurer et acheter:

14. Acheter quelque chose, c’est se le procurer d’une certaine façon.

Le test prend tout son sens si la précision “d’une certaine façon”, trop vague pour renvoyer au type de modalité qu’acheter dénote par rapport à se procurer, est davantage précisée:

15. Acheter quelque chose c’est se le procurer en payant une somme d’argent en échange du bien que l’on acquiert.

Pour finir, nous proposerons d’observer, à partir d’un exemple pratique, comment ce qui précède est mis au service du lexicographe pour structurer hiérarchiquement le lexique verbal. Cette partie plus empirique de notre étude permettra également d’illustrer les limites de la [+troponymie] pour structurer le lexique verbal.

## 6. LA [+TROPONYMIE] DANS LES VERBES D’INGESTION

En français, les verbes d’ingestion présentent un cas intéressant de part la prolifération d’unités lexicales appartenant à ce domaine. Nous traiterons ici uniquement les verbes liés à l’ingestion d’aliments solides ou, autrement dit, les verbes référant à l’activité englobée par *manger*. Nous en avons recensé une quarantaine:

*bâfrer, becqueter, bouffer, boustifailer, briffer, brouter, casser la croûte, chipoter, collationner, croquer, croustiller, croûter, déguster, déjeuner, dévorer, dîner, engloutir, festiner, gober, goûter, grignoter, gueule-tonner, ingérer, ingurgiter, mangeotter, manger, paître, pâturer, s’empiffrer, s’enfiler, s’envoyer, savourer, se bourrer, se gaver, se goinfrer, se gorger, s’alimenter, se nourrir, se rassasier, se refaire, se régaler, se restaurer, se sustenter, souper, se remplir la panse.*

Afin de structurer hiérarchiquement ce champ sémantique, le lexicographe doit s’atteler à déterminer les interdépendances sémantiques. À ce stade, la [+troponymie] s’avère d’une grande utilité pour comprendre les liens unissant ces verbes. Le groupe étant assez large, il n’est pas possible de rendre compte avec détail de tous les tests effectués dans le cadre de cette recherche. Prenons simplement l’exemple des verbes *ingérer, s’alimenter, manger, dévorer* et *se goinfrer* pour illustrer la démarche suivie.

Les résultats des tests situent *ingérer* au plus haut de la hiérarchie des verbes d’ingestion. Voyons de plus près les constats qui justifient cette affirmation.

Premièrement, tous les verbes réussissent les tests d'implication sémantique par rapport à *ingérer*:

16. Quelqu'un dévore implique que quelqu'un ingère.
17. Quelqu'un se goinfre implique que quelqu'un ingère.
18. Quelqu'un s'alimente implique que quelqu'un ingère.
19. Quelqu'un mange implique que quelqu'un ingère.

Deuxièmement, nous constatons que l'inverse n'est pas vrai, ce qui confirme la direction de l'inclusion sémantique:

20. Lorsque quelqu'un ingère, est-ce qu'il dévore aussi? Pas forcément.
21. Lorsque quelqu'un ingère, est-ce qu'il se goinfre aussi? Pas forcément.
22. Lorsque quelqu'un ingère, est-ce qu'il s'alimente aussi? Pas forcément.
23. Lorsque quelqu'un ingère, est-ce qu'il mange aussi? Par forcément.

En outre, un troisième test témoigne du fait que manger, dévorer et se goinfre entraînent des précisions modales par rapport à *ingérer*<sup>18</sup>:

24. S'alimenter, c'est ingérer des aliments en les introduisant par la bouche.
25. Manger, c'est ingérer des aliments en les ingérant pour se nourrir après les avoir mâchés.
26. Dévorer, c'est ingérer des aliments en les mangeant avidement.
27. Se goinfre, c'est ingérer des aliments en les mangeant avidement et en abondance.

Enfin, une fois clarifié qu'*ingérer* est le verbe le plus général du groupe, reste à déterminer les liens de dépendance entre *manger*, *dévorer* et *se goinfre*. Cela se déduit du test précédent. Observons que l'inclusion sémantique apparaît dans l'emboîtement des définitions : le sens d'*ingérer* est inclus dans celui de *manger*, le sens de *manger* se retrouve dans *dévorer* et *se goinfre*, et les traits sémantiques de *dévorer* réapparaissent dans *se goinfre*. Reprenons les exemples (24) à (27) en faisant l'économie de ces répétitions : les relations de dépendance sont alors clairement mises en exergue.

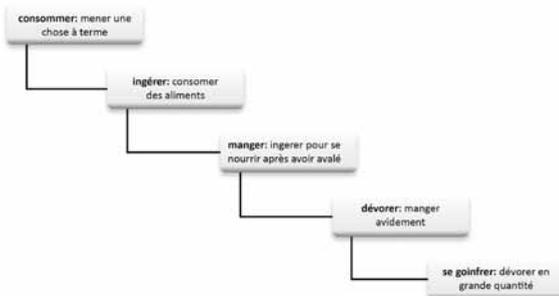


Figure 4. Exemple de troponymie dans les verbes d'ingestion.

Le sémantisme d'un verbe se trouve inclus dans son supérieur hiérarchique. Le graphique suivant représente graphiquement ces inclusions. Observons que le verbe le plus général, *ingérer*, a un "spectre sémantique" plus large<sup>19</sup> que le verbe plus spécifique, *se goinfre*. Ces verbes

<sup>18</sup> Les précisions modales ont été extraites des définitions des verbes dans le dictionnaire "Le Grand Robert de la langue française", version électronique.

<sup>19</sup> En revanche, tel qu'il est postulé par Faber et Mairal (1999), le comportement syntaxique se comporte de façon inversement proportionnelle au sémantique. C'est-à-dire qu'à un moindre spectre sémantique correspondent des contraintes syntaxiques plus grandes. Ce phénomène est connu sous le nom anglais de « Principle of Lexical Iconicity ».

illustrent bien la [+troponymie] en ce sens que la sélection de l'un, suppose l'activation immédiate des verbes plus généraux par rapport à lui<sup>20</sup>.

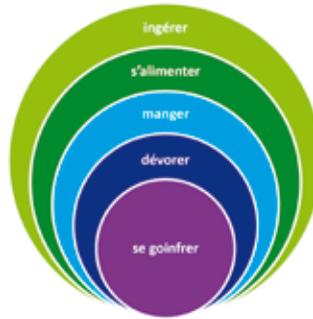


Figure 5. Troponymie dans les verbes d'ingestion.

Le procédé ci-dessous a été appliqué au reste des verbes du champ sémantique avec pour résultat la hiérarchie que nous présentons ci-dessous dans la figure 6.

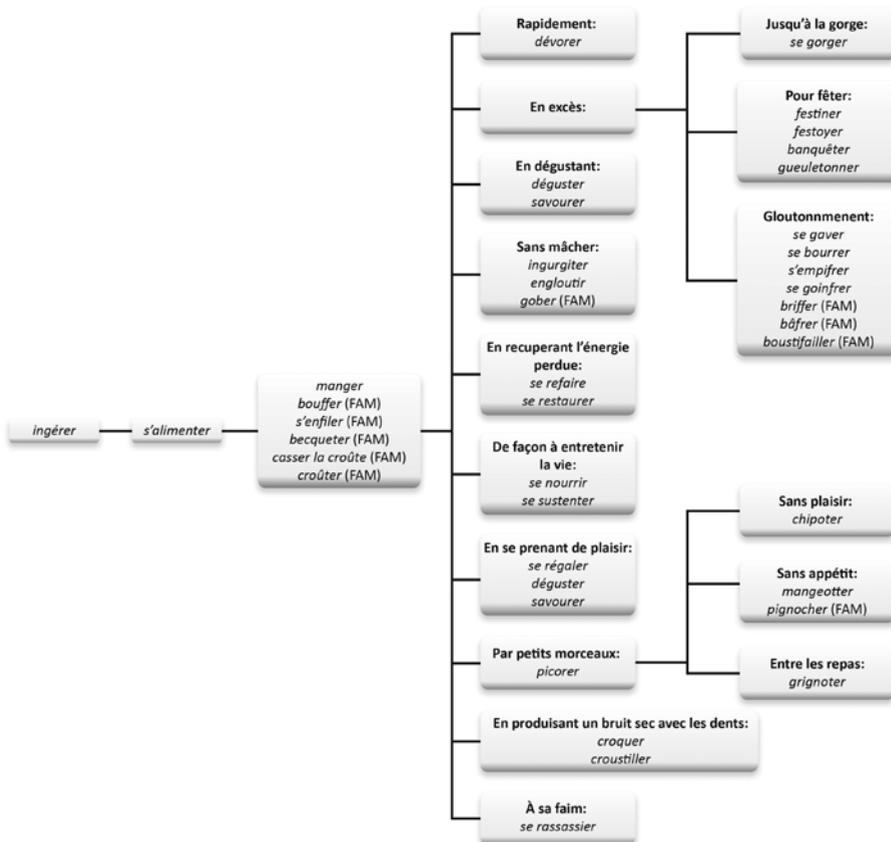


Figure 6. Hiérarchie des verbes d'ingestion selon la propriété de [+troponymie].

<sup>20</sup> Rappelons encore que l'inverse n'est pas forcément vrai ; ingérer ne suppose pas nécessairement se goinfrer alors que ce dernier suppose toujours le premier.

Chaque verbe est situé à un niveau différent de l'échelle en fonction des sèmes qu'il lexicalise. Par exemple, *chipoter* se trouve au troisième niveau par rapport à *manger* étant donné qu'il lexicalise les sèmes/sans plaisir/, /par petits morceaux/ et /manger/. L'usager confronté à ce genre de représentations saisit immédiatement les différentes façons dont l'action d'ingérer peut être exprimée en français et les nuances sémantiques qui les séparent. Il va sans dire, chaque langue découpant la réalité différemment, que cette hiérarchie peut varier d'une langue à l'autre, ce qui n'est d'ailleurs pas sans intérêts du point de vue de la traduction.

## 7. LIMITES DE LA TROPONYMIE

Gardons-nous, toutefois, d'un triomphalisme excessif. La [+troponymie] ne résout pas tous les problèmes auxquels la structuration hiérarchique du lexique verbal nous confronte. Le lecteur l'aura remarqué, certains verbes résistent à se laisser maîtriser en termes troponymiques. En effet, il existe des verbes décrivant des modalités de *manger qui* ne réfèrent pas à la façon dont l'action est réalisée. Ainsi, *goûter* n'est pas "manger d'une certaine façon" mais "manger à une certaine heure" (en l'occurrence, vers quatre heures, entre le déjeuner le dîner) ou aussi "manger dans une certaine finalité" (notamment pour évaluer le goût d'un aliment). Dans ces cas de figure, la troponymie devient inopérante. Il faut alors avoir recours à d'autres types de relations sémantiques. Pour quelques verbes d'ingestion, c'est la situation temporelle de l'événement qui est une donnée classificatoire pertinente. C'est le cas de *petit-déjeuner*, *déjeuner*, *goûter* et *dîner*. Enfin, il peut arriver que le type d'agent du verbe soit le paramètre le plus pertinent comme dans le cas des verbes *brouter*, *paître*, *pâture* et *viander*, dont la particularité est d'être réalisés par un agent animal.

Par ailleurs, il est à noter que la schématisation proposée dans la figure 6 peut s'avérer "matériellement" difficile à mettre en pratique sur papier et cela s'aggrave encore pour les champs sémantiques plus complexes. La structure des verbes d'ingestion est relativement simple mais pensons aux problèmes qu'entraînerait un champ sémantique plus complexe comme par exemple celui des verbes de perception qui comporte une multitude de niveaux hiérarchiques.

Il existe cependant un moyen de contourner cette difficulté. Le format électronique n'est pas limité aux contraintes physiques du papier et offre une multitude de possibilités ayant été jusqu'à présent insuffisamment explorées en lexicographie française. En effet, la plupart des ressources actuelles se contentent de reproduire électroniquement ce qui existe déjà en format papier avec peu ou pas de modifications majeures. C'est le cas du *Petit Robert* et même du *Grand Robert de la Langue française*. Il est à signaler que *Le Trésor de la langue française informatisé* a quant à lui été conçu spécifiquement pour être exploité informatiquement et présente certains avantages lors des requêtes. Ainsi, il permet de visualiser isolément une partie donnée de l'entrée comme, par exemple, les exemples ou les synonymes. Malgré tout, cela ne représente pas une avancée majeure dans le champ de la lexicographie électronique. Encore faudrait-il permettre à l'usager de personnaliser les entrées selon le type d'information qu'il recherche ou bien d'offrir un accès onomasiologique au dictionnaire. Bien entendu, cela suppose une restructuration intégrale du contenu de l'œuvre et il n'est donc pas surprenant que l'entreprise reste encore à accomplir. L'étude de la troponymie verbale représente un premier pas dans ce sens.

## 8. CONCLUSION

Le lexique verbal partage avec le nominal sa structure hiérarchique d'un point de vue cognitif. Néanmoins, il n'est pas aisé, de prime abord, de déterminer quelles sont exactement les relations de dépendance entre les verbes. La [+troponymie] fournit un critère scientifique approprié

pour répondre à ce problème. Nous avons démontré que, par le biais d'une série de tests visant à expliciter les liens troponymiques entre les verbes, le lexicographe peut parvenir à une structuration du lexique cohérente avec la façon dont les locuteurs emmagasinent cognitivement les unités lexicales. Les verbes d'ingestion ont servi d'exemple pratique pour illustrer comment on parvient à structurer un champ sémantique en ayant recours à la troponymie mais aussi pour montrer les limites pratiques de cette propriété. Quoi qu'il en soit, elle facilite la conception des ressources avec une macrostructure en accord avec la façon dont les locuteurs d'une langue conçoivent les relations entre le lexique. La représentation de l'axe paradigmatique en lexicographie prend ainsi toute son ampleur.

## BIBLIOGRAPHIE

- Apresjan, J. (1993). "Systemic lexicography as a basis of dictionary-making", *Journal of the Dictionary Society of North America* 14: 79-87.
- Cabré, T. (1999). *Terminology: theory, methods and applications*, Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- Croft, W. (1993). The role of domains in the interpretation of metaphors and metonymies, *Cognitive Linguistics* 4-4: 335-370.
- Damasio, H., Tranel, D., Grabowski, T., Adolphs, R., & Damasio, A. (2004). "Neural systems behind word and concept retrieval", *Cognition* 92: 179-229.
- Faber P. & R. Mairal (1999). *Constructing a Lexicon of English Verbs*. New York: Mouton de Gruyter.
- Fellbaum, C.J. (1990). "English verbs as a semantic net", *International Journal of Lexicography* 3-4: 278-301.
- Fillmore, Ch. (2006). "Frame semantics", en D. Geeraerts (ed.) *Cognitive Linguistic: Basic Readings*, Berlin: Mouton de Gruyter.
- Kleiber, G. & I. Tamba (1990). "L'hyponymie revisitée: inclusion et hiérarchie", *Langages* 25-98: 7-32
- Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype*, Paris: Presses universitaires de France.
- Langacker R.W. (1987). *Foundations of Cognitive Linguistics*, Stanford: Stanford University Press.
- Lyons, J. (1990). *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse.
- Martín Mingorance, L. (1984). "Lexical Fields and Stepwise Lexical Decomposition", *LEXeter '83 proceedings: papers from the International Conference on Lexicography at Exeter, Lexicographica, Series maior*, Tübingen: M. Niemeyer.
- Miller, G. A. (1992). "WordNet and the Organization of Lexical Memory", *Intelligent tutoring systems for foreign language learning; the bridge to international communication*, Berlin/ New York: Springer-Verlag, 89-102.
- Nelson, K. (1977), "The Syntagmatic-Paradigmatic Shift Revisited: A Review of Research and Theory", *Psychological Bulletin* 84-1: 93-116.
- Rapp, R. (2002) "The computation of word associations: comparing syntagmatic and paradigmatic approaches". *Proceedings of the 19th international conference on Computational linguistics - Volume 1*. Taipei, Taiwan: Association for Computational Linguistics 1-7.
- Sager, J.C. (1990). *A Practical Course in Terminology Processing*, Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Saussure, F. (1996). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- Tranel, D., Adolphs, R., Damasio, H., & Damasio, A.R. (2001). "A neural basis for the retrieval of words for actions". *Cognitive Neuropsychology* 18: 655-670.
- Waxman, S.R. (1994). "The development of an appreciation of specific linkages between linguistic and conceptual organization", *Lingua* 92: 229-257.